

mais avec une singulière recherche de façons cavalières, la jambe relevée, la hanche droite, le nez au vent, le chapeau de paille en tête, et le flanc serré par un ceinturon rouge qui retombait à longs plis sur le côté. J'arrivai pourtant, non sans avoir manqué d'être écrasé deux ou trois fois, à l'hôtel où j'allais loger, et là je reçus la liste que voici :

CHEVAUX DE LOUAGE.

S'adresser à Pierre Idrac, rue Traversière;
Joseph Idrac, rue de Lorry;
Jean-Marie Idrac, rue Longue;
Antoine Idrac, au pont d'Arcas;
Charlet, hôtel de France;
Uzac jeune, hôtel du Bon-Pasteur, etc.

Je ne vous donne que quelques noms; la liste en contenait trente. Vous comprenez, monsieur? Trente loueurs de chevaux dans une ville de cinq mille âmes! Faites une règle de proportion, et calculez ce qu'une pareille industrie, une industrie qui a la force de six cents chevaux, ainsi maîtresse d'une petite ville, peut y exercer d'influence et de domination. Aussi vous ai-je dit qu'à peine arrivé à Bagnères, je m'empressai de faire ma soumission à la dynastie des Idrac, et je louai un cheval avant d'avoir commandé mon dîner.

Le lendemain, je fus assez heureux pour être admis dans une des meilleures et des plus aimables sociétés de Bagnères, dans une de ces colonies de baigneurs où un Parisien trouve tout d'abord protection et bienveillance. L'influence des montagnes régnait là sans contradiction, et le démon *perturbateur* des eaux de Bagnères n'y laissait reposer personne. On me proposa de me conduire dans la vallée de Campan; j'acceptai. Quelques heures après, vingt chevaux, sellés et bridés, arrivaient devant la porte de l'hôtel. Nous voilà partis. Une dame me déconsidéra d'un mot. « Ce monsieur, dit-elle, ne m'a pas l'air de quelqu'un qui galope. » A Bagnères, c'est tout dire. C'est un jugement dont un homme ne se relève pas, eût-il fait *l'Iliade* ou inventé la machine à vapeur; eût-il, qui plus est, gagné un prix dans sa jeunesse à Epsom ou à Chantilly.

Cependant cette dame se trompait ; car je partis au galop, tout comme mes dix-neuf compagnons, entraîné, à vrai dire, encore plus par mon cheval que par leur exemple. Mais quel galop, monsieur ! Nous dévorions l'espace. La vallée disparaissait sous un nuage épais que nous soulevions tout autour de nous. Les troupeaux effrayés fuyaient à notre approche, ou roulaient sous les pieds de nos chevaux, ou se précipitaient dans les fossés. Les bergers nous menaçaient du poing et du bâton, les gardeurs de pourceaux nous jetaient des pierres, les gardes champêtres nous criaient : Arrêtez !

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre et triomphe en courant.

Et nous courions, et nous laissions derrière nous les bois, les prés, les hameaux, les riches métairies, les cotteaux verdoyants, qui semblaient courir comme nous, et comme atteints du même vertige ; nous franchissions à bride abattue toute cette délicieuse vallée, n'entendant rien, pas même le frémissement de l'Adour indigné, ne voyant rien que la route, rien que cette ligne blanche et sinueuse qui fuyait follement devant nous au milieu d'un tourbillon de poussière. Mes compagnons paraissaient accoutumés à cette allure, et n'accordaient pas un moment de relâche aux nouveaux venus. Quant à moi, les deux poings appuyés sur mes arçons, le corps en avant, le jarret tendu et le pied entièrement chaussé dans l'étrier, j'avais plutôt l'air d'*entraîner* un cheval pour les courses du Champ de Mars que de faire une promenade d'agrément. Aussi, j'ai tant couru ce jour-là, que je ne suis pas encore bien remis de l'émotion ; et pour peu que j'oublie que je suis à Pau, en lieu sûr, en pays tranquille, chez des gens de mœurs douces et casanières, il me semble, monsieur, que je cours encore...

Vous vous rappelez l'histoire de ce riche marchand de Rotterdam qui s'était fait faire une jambe de bois. Cette jambe était un chef-d'œuvre de mécanique ; mais à peine M. de Wodenblock (c'était le nom du marchand) eut-il essayé les premiers pas dans la rue, qu'il s'aperçut que sa jambe était plus

forte que lui et qu'elle l'emportait. Il voulut s'arrêter un instant, l'infamale mécanique allait toujours; il essaya de se cramponner à la muraille, mais les ressorts de sa jambe tournaient alors avec une telle violence qu'il eût été brisé sur le pavé. Il fallait marcher! M. de Wodenblock marcha si longtemps, qu'au bout de quelques jours la diabolique jambe ne traînait plus qu'un spectre qui pourtant semblait avoir conservé par un don surnaturel la faculté de se mouvoir.

Telle est l'histoire du marchand de Rotterdam. Son fournisseur de jambes lui avait joué un bien mauvais tour; il avait inventé pour lui le mouvement perpétuel...

C'est en vertu de la même force d'impulsion que je visitai la vallée de Campan. Mais je n'en mourus pas.

Le lendemain, je quittai Bagnères, et je partis pour la haute montagne. Nous nous retrouverons à Gavarnie.

VI

LE CIRQUE DE GAVARNIE.

Paris, novembre 1837.

Ma dernière lettre, datée de Pau, finissait par une promesse: «Nous nous retrouverons à Gavarnie,» vous disais-je. Nous y voici, monsieur¹. Malheureusement, depuis ma lettre, j'ai dû revenir à Paris; et c'est donc à Paris que je vais continuer, si vous le voulez bien permettre, ce très-long récit d'un petit voyage.

Écrire ses voyages avec des souvenirs tirés d'une valise, peindre ce qu'on a vu avec des couleurs qui ont eu le temps de sécher sur la palette, c'est un inconvénient sans doute. Mais voici, d'un autre côté, l'avantage que j'y trouve:

D'abord, monsieur, figurez-vous bien qu'on n'écrit jamais

¹ Le directeur du *Journal des Débats*.

sur les lieux mêmes qu'on a visités. Ce qui est vrai des paysagistes ne l'est pas des faiseurs de livres ou d'articles. Ceux qui vous écrivent dans ce style : « Je suis ici au milieu du désert, seul, en présence de la nature, sous son regard dur et sauvage, et je vous écris dans l'éternel silence de la montagne, que trouble seulement le bruit lointain et monotone des cascades séculaires, etc. ; » ceux-là mentent presque toujours. Avant d'écrire, ils ont commencé par sécher leurs habits, par se mettre à l'aise ; ils ont fermé leurs fenêtres et fait défendre leur porte ; et c'est ordinairement dans un bon fauteuil, enveloppés d'une robe de chambre, que ces amateurs de la nature procèdent à leur narration sur place. Elle n'en vaudra que mieux suivant moi.

Trop près du tableau qu'on veut peindre, l'imagination grossit les détails, elle rapetisse l'ensemble. Il y a une foule d'incidents qui vous ont ému sur le terrain, et qui sont mesquins et misérables vus à distance. Pourquoi voulez-vous que votre lecteur se passionne pour des riens qui, sous un beau soleil, à ciel ouvert, après un déjeuner copieux, vous ont ému comme un enfant ? Règle générale : un lecteur d'*Impressions de voyage* est presque toujours un oisif qui a les pieds appuyés sur des chenets et qui veut bien que vous l'amusiez, si vous pouvez ; mais voilà tout. Un de mes amis m'a écrit à ce propos : « Votre dernier article sur les Pyrénées m'a paru un peu échevelé ; j'y ai trouvé un peu trop l'allure des torrents ; les gens de sens rassis sont toujours surpris de cet éclat soudain d'enthousiasme : *stupet inscius alto* ; ce qui veut dire que les gens qui lisent cela au coin de leur feu trouvent qu'il y a un peu d'exagération dans vos tableaux, etc., etc. » Cette lettre était datée du château de B***. Veuillez, monsieur, me permettre de répondre à mon spirituel correspondant, sous votre couvert, que je suis revenu à Paris tout exprès pour n'avoir plus d'enthousiasme. Et maintenant voici ce que j'ai à vous raconter sur Gavarnie.

Le Cirque de Gavarnie est un des points des Pyrénées qui ont le privilège d'attirer le plus grand nombre de voyageurs. Il y a à Pau une phrase toute faite et que vingt personnes par jour vous répètent le plus sérieusement du monde : « Vous

ne pouvez pas quitter les Pyrénées sans avoir visité le Cirque de Gavarnie. » Alors, si pressé que vous soyez, la honte vous prend et vous partez.

On arrive à Gavarnie ou plutôt à Saint-Sauveur par mille chemins commodes que la civilisation a ouverts dans la montagne. Si vous êtes à Bagnères de Bigorre, comme j'y étais, et que la saison ne vous permette pas de tenter le difficile passage du Tourmalet, vous redescendez jusqu'à Lourdes. De là vous traversez dans toute sa longueur la vallée d'Argelez, bien plus belle et bien moins célèbre que celle de Campan; vous grimpez sur les hauteurs de Saint-Savin, d'où votre vue découvre trois villes et vingt-trois villages, semés dans l'immensité de la plaine. Depuis Pierrefitte, vous suivez une corniche taillée sur le bord d'un précipice sans fond; et après avoir vu le pont d'Enfer jeté sur l'abîme, et tous les vieux châteaux de l'ordre de Malte perchés sur des amas de roches, et toutes ces délicieuses prairies, oasis de verdure, suspendues aux flancs des montagnes avec leurs troupeaux et leurs bergers, vous arrivez à Saint-Sauveur par un chemin qui n'est plus terrible qu'en souvenir.

Saint-Sauveur ressemble à presque tous les établissements thermaux des Pyrénées : une longue rue étroite et sombre, des maisons de marbre, la montagne par-dessus, une cascade dans le fond; — pendant quatre mois, affluence de voyageurs, grand mouvement, table excellente, promenade le jour et jeu la nuit; tout le reste de l'année, le silence du désert; les propriétaires des maisons s'en vont, les hôtels sont clos comme l'arche de Noé pendant le déluge; seulement les ours sont dehors, seuls habitants de la haute montagne pendant l'hiver. Saint-Sauveur est le dernier établissement thermal des Pyrénées du côté de l'Espagne. La renommée de ses eaux est toute moderne. Un jour, dans le dernier siècle, un évêque de Tarbes, exilé à Luz, construisit une petite chapelle tout près de ces sources, et y inscrivit ce verset : *Vos haurietis aquam de fontibus Salvatoris*. Saint-Sauveur doit à cette devise son nom, sa réputation et sa fortune.

En 1823, madame la duchesse d'Angoulême visita Saint-Sauveur. Quelques années après, la duchesse de Berri y fit

un voyage. La municipalité du temps érigea, en mémoire de ce double séjour, deux colonnes de marbre blanc d'un assez beau travail. Vint la révolution de Juillet qui gronda, voyant ces colonnes, et qui peut-être les eût démolies si M. le maire n'avait eu l'heureuse idée d'y attacher une lanterne. Cette lanterne fut très-agréable aux habitants de Saint-Sauveur, et mit tout le monde d'accord.

De Saint-Sauveur à Gavarnie, il y a quatre lieues de montagnes à gravir et trois régions très-diverses à traverser. La première appartient encore à la nature cultivée ; elle se termine au village et à la grotte de Gèdres. La seconde est ce qu'on nomme le Chaos. Dans la troisième, on commence à apercevoir les neiges ; la neige est sur toutes les cimes de la montagne, au bout de tous les points de vue. Cette région est le dernier et le plus escarpé des trois immenses degrés par lesquels on monte à Gavarnie.

Nous partons, à six heures du matin, bien empaquetés dans nos manteaux, joyeux et chantant ; le froid est vif, la brume est épaisse, le soleil se cache derrière la montagne.

Jusqu'à Gèdres, la route est facile ; elle court étourdiment le long du rocher ; mais aux endroits dangereux, elle trouve une rampe qui l'arrête court et l'empêche de tomber de huit cents pieds de haut dans l'abîme, comme ce jeune cavalier dont nos guides nous racontaient l'histoire. La rampe, il faut l'avouer, ôte toute émotion, tout prestige à cette première partie du voyage. On n'a plus peur ; c'est un grand ennui. Il n'est plus possible de se rompre le cou au passage de l'Échelle ; c'est un vrai malheur. Une jeune dame de notre caravane disait très-sérieusement, en voyant qu'elle ne courait plus aucun risque sur la route de Gèdres : « Ah ! les malheureux ! ils nous ont gâté leurs Pyrénées ! »

Une société d'étrangers, partis le matin quelque temps après nous, et qui semblaient tenir à grand honneur de nous dépasser, comme dans une concurrence de grande route, était le seul danger que nous eussions à craindre ; mais celui-là était du genre le plus prosaïque et le plus ennuyeux. Ces voyageurs lançaient leurs chevaux à bride abattue, traversaient nos rangs comme des Numides ; et puis, s'arrêtant à

quelque distance, nous attendaient pour nous dépasser encore; et ce manège recommençait à chaque détour de la montagne. Il en résultait des mêlées d'hommes et de chevaux très-incommodes dans un si étroit sentier. Du reste, ces gens n'y mettaient aucune malice. Seulement, ils paraissaient plus préoccupés d'équitation que de montagnes. C'est le défaut d'un grand nombre de touristes dans les Pyrénées; on dirait des jockeys qui voyagent pour leur instruction. Enfin, pourtant, grâce à la vigueur et à la persévérance de nos chevaux, grâce à nos guides qui nous montraient la bonne route, notre caravane parvint à se mettre à couvert de cet ouragan; et cela, sans que nous ayons été obligés, comme on nous le conseillait, de jeter dans le Gave aucun de ces intrépides joueurs. Nous les reverrons à Gavarnie.

Les guides et les chevaux des Pyrénées, deux espèces remarquables, deux races d'élite qu'il ne faut pas séparer dans ses éloges, quand on rend compte d'un voyage dans ces montagnes : les uns sobres, patients, infatigables, d'une intelligence et d'une adresse merveilleuses, ce sont les chevaux; les autres enjoués, bavards, familiers jusqu'à l'impertinence, souvent courageux jusqu'à l'héroïsme, ce sont les guides. Il y a telle ascension périlleuse dans la région des neiges et des glaciers où les guides se sont dévoués comme des soldats montant à l'assaut, où ils ont péri comme des martyrs. Quel que soit le danger qui se présente, un guide ne recule jamais; il vous avertit, vous conseille, et si vous insistez pour passer outre, il vous suit d'un pas sûr et d'un cœur ferme, jusqu'au moment où le sol manque sous ses pieds et l'engloutit. Et vous auriez peine à croire, monsieur, à combien d'épreuves de ce genre ils sont exposés. Le nombre des gens qui voyagent dans les montagnes sans but, sans mission, sans désir de connaître, sans préoccupation scientifique, ne cherchant dans le danger qu'une sorte de volupté puérile et de jouissance nerveuse, est plus grand qu'on ne l'imagine. Les guides sont de moitié dans ces expériences et dans ces hasards. Jamais ils n'hésitent, et le point d'honneur y fait plus que l'intérêt. Charles, le doyen des guides de Saint-Sauveur, est le type de cette race d'hommes énergiques à laquelle je ne puis compa-

rer, faute de trouver mieux, que les chevaux qui partagent leur dévouement et leurs fatigues. « Ces chevaux, me disait Charles, ils valent encore mieux que nous; ils sont durs comme le rocher. » Et Charles avait bien raison.

Mais nous voici à Gèdres, au premier tiers du voyage, à la limite de la zone cultivée et du désert. Encore un mot pourtant sur la route que nous avons parcourue. J'ai dit qu'elle serpentait au bord des précipices, fuyant par des pentes douces, sur un terrain battu, et nous entraînant dans les mille sinuosités qu'elle décrit. Un torrent la suit partout, grondant au fond de l'abîme, quelquefois couvert par les taillis épais qui tapissent les flancs du rocher à une profondeur effrayante, et roulant ses flots impétueux sous une voûte de verdure qui, protégée contre le vent de la montagne, semble immobile et pétrifiée comme elle. Quel est ce torrent ? C'est le moment de vous le dire.

Je ne sais plus quel est le touriste exalté qui a écrit que, depuis Saint-Sauveur jusqu'à Gavarnie, il se joue un grand drame, un drame muet, qui par les yeux va jusqu'au fond de l'âme, et dont les trois actes correspondraient aux trois degrés d'ascension que j'ai décrits. Mais ce que ce voyageur n'a pas dit, et ce qui est tout aussi vrai, c'est que le drame de Gavarnie a son héros. Ce héros est un fleuve. Tantôt captif au fond de l'abîme, tantôt frayant sa route au milieu des roches brisées; ici, caché sous la montagne qui semble l'accabler de tout son poids, là, courant à pleins bords entre deux rives de marbre; après avoir jeté aux échos du désert bien des frémissements de rage impuissante, après s'être perdu une dernière fois dans les débris qu'il a amoncelés, le héros reparait, au moment où le drame finit, majestueusement assis sur la base inébranlable d'un rocher à pic de six mille pieds de haut, et couronné d'une auréole de neiges étincelantes... C'est-à-dire, en langue vulgaire, que le Gave de Pau prend sa source sur les hauteurs et parmi les glaciers de Gavarnie (Gave béarnais); qu'il est le roi, le maître, le dominateur superbe de toute cette partie de la montagne; et, pour parler comme les géologues, qu'il est l'agent primitif et principal de toutes les modifications, de tous les bouleversements qu'a subis et

que peut subir encore la contrée que nous parcourons.

Au delà de Gèdres, c'est le Chaos. Plus d'arbres, plus de culture, plus de maisons sur les coteaux, plus de prairies verdoyantes ; nous entrons tout à coup dans le désert le plus sauvage et le plus affreux. A cet instant, monsieur, si vous aimiez les longues descriptions, j'aurais beau jeu avec vous. Imaginez, en effet, sur une étendue de plus d'une lieue, un éboulement immense de blocs de granit, des masses de dix mille pieds cubes (Ramond dit cent mille) entassées les unes sur les autres dans un désordre inexprimable, et comme si la main de Dieu lui-même eût secoué violemment le sol où elles reposent dans une confusion immémoriale. Imaginez ensuite ce que doit être le chemin qu'il faut suivre au milieu de ces ruines convulsives, parmi ces roches déchirées et tranchantes, dans ces cavernes suspendues, sous ces voûtes qui, suivant l'expression du chevalier Bertin (il y a un madrigal de Bertin sur Gavarnie), « de quelque côté qu'on les envisage, vous menacent... » Mais quelle que soit l'horreur de ce spectacle, c'est le moment de s'arrêter, de s'isoler, si l'on veut en jouir. Ainsi ai-je fait. La caravane continuait sa route, pressée d'arriver. Moi j'ai sauté sur un roc, et je me suis procuré pendant quelques instants le plaisir de me voir seul au milieu de cette immense scène de destruction, seul parmi ces formidables décombres qui doivent avoir été le champ de bataille des Titans contre le ciel : plaisir mêlé de tristesse, d'humilité, de jactance et d'effroi, le tout ensemble ; car on pense vite à cette hauteur, les sentiments se succèdent avec rapidité ; et debout sur ces masses imposantes dont l'équilibre dure depuis des siècles et peut être rompu en une seconde, on est tour à tour effrayé de la faiblesse de l'homme et de son audace.

A la sortie du Chaos, la montagne se resserre, les défilés sont plus courts, les bassins plus étroits ; c'est la troisième période d'ascension vers les hauteurs de Gavarnie. Le drame se complique d'incidents et de difficultés de toute espèce ; vous touchez au dénouement. En effet, à peine avez-vous dépassé la belle chute d'eau de Saousa, que déjà les glaces du Marboré se présentent à vos yeux, se détachant en créneaux argentés sur la voûte azurée du ciel. Les guides pressent le

pas, les chevaux s'animent; la caravane se rallie; on fait silence, et le cœur bat bien fort dans toutes les poitrines; car maintenant, à chaque détour de la montagne, la vue peut changer; à chaque pas qu'on fait en avant semble réservée la surprise qu'on espère... Mais enfin, la montagne s'ouvre; une vallée toute en pierre s'étend devant vos yeux; en face, un amphithéâtre immense : c'est le Cirque de Gavarnie!

Un mot d'abord sur la situation de Gavarnie au point de vue géographique. Gavarnie est un mot complexe : il s'applique tour à tour au village par lequel on débouche dans la vallée, au cirque qui la termine, à la cascade qui la couvre de sa poussière d'argent, et enfin au passage pratiqué au milieu des neiges de la montagne. Placé sur le haut de la crête longitudinale des Pyrénées qui forme la barrière entre la France et l'Espagne, le *port* ou *passage* de Gavarnie occupe à peu près le point central entre les deux extrémités de cette immense chaîne qui, d'un côté, descend à l'Océan par une dégradation lente et successive; de l'autre, après s'être sensiblement abaissée depuis la vallée d'Aran jusque dans l'Ariège, tout à coup se relève dans le Roussillon, se dresse avec le Canigou jusqu'à une hauteur considérable, et, pressée par le voisinage de la Méditerranée, semble sauter brusquement dans cette mer plutôt qu'y descendre. Situé à peu près à égale distance de Bayonne et de Perpignan, par le sud Gavarnie regarde l'Espagne du haut des tours du Marboré; du côté du nord il domine toute la portion centrale des Pyrénées françaises, ayant à sa droite le mont Perdu, en face le pic de Bergons et Baréges; à sa gauche le Vignemale, le lac de Gaube, et le délicieux plateau où sont assis Saint-Sauveur et Cauterets.

Descendons maintenant, et partons du village par lequel nous sommes entrés dans la vallée de Gavarnie.

Quand on a dépassé les trois ou quatre maisons qui composent ce misérable hameau, on arrive à l'embranchement de deux sentiers, dont l'un, à droite, conduit au *passage* pratiqué sur la crête de la montagne, tandis que l'autre suit la direction du monument qui s'élève à gauche. C'est là que le voyageur s'arrête toujours et qu'il reçoit une première impression.

Or, voilà le spectacle qui se présente à sa vue : en face, un cirque naturel, formé par un mur semi-circulaire qui a plus de douze cents pieds de hauteur et plus de dix mille en circonférence ; sur le faite de ce mur, les gradins d'un amphithéâtre blanchi de neiges éternelles ; au-dessus, le Marboré, vaste couronnement de roches verticales dressées comme les tours d'une forteresse ; à droite, la fameuse brèche que Roland, monté sur son cheval de bataille comme Bonaparte au mont Saint-Bernard, ouvrit de sa large épée ; à gauche, le Gave béarnais, qui se précipite dans l'enceinte d'une hauteur de douze cent soixante-six pieds ; sur toutes les faces, des torrents qui ruissellent ; au pied du cirque, le pont de Neige sous lequel mugit le torrent ; au-dessous du pont, une immense carrière de rochers confusément amoncelés. Et toute cette grande scène, dont je ne dessine que le trait pour éviter le reproche d'amplification, étincelait pour nous sous les rayons du plus beau jour ; toutes les vives arêtes de la montagne, toutes ses saillies, toutes ses harmonieuses lignes, se détachaient sur un ciel pur ; et l'incroyable transparence de la lumière prêtait une sorte de magie divine à tout ce tableau, répandait je ne sais quelle sérénité sublime sur l'immortel monument :

*Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.*

« Si j'étais encore au fond de l'Inde, s'écria milord Butte, lorsqu'il fut pour la première fois en face de cette vue imposante, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je voudrais partir sur-le-champ pour en jouir et l'admirer ! » Voilà un mot que j'estime et qui n'est pas trop anglais. Je vous demande pourtant la permission de vous expliquer, monsieur, pourquoi je n'aurais pas dit ce mot-là, à la première vue du Cirque de Gavarnie.

Il en est de Gavarnie comme de toutes les choses vraiment grandes et dont la grandeur n'est révélée que par l'étude, la réflexion, et souvent même par la puissance du calcul. Je ne veux pas dire pour cela que l'homme ne doive admirer la

nature que le compas à la main. A tout prendre, les géomètres pourraient bien ne pas être d'aussi bons juges en cette matière que les poètes. Néanmoins, je me défie toujours un peu des enthousiasmes qui éclatent tout d'abord et à brûle-pourpoint en présence des grandes scènes de la nature. Il me semble que la nature est comme Dieu lui-même; il faut du temps et de la réflexion pour la bien comprendre.

Je me rappelle que lorsque j'arrivai à Rome, à quelques pas de la porte du Peuple, je vis mon compagnon de voyage qui se tâtait le pouls avec une sorte de joie étrange. — Et qu'avez-vous donc? lui dis-je. — J'ai la fièvre; mon pouls donne quatre-vingt-dix pulsations à la minute. Et vous? — Moi, lui répondis-je, il me semble que je suis à l'état normal. — En effet, l'entrée de Rome ne m'avait paru rien moins qu'imposante, et j'attendis l'enthousiasme plusieurs jours; mais il vint.

Même impression quand j'eus dépassé la porte d'entrée de Saint-Pierre. La première vue me laissa froid. Mais en pénétrant plus avant, je vis que j'avais affaire à un monument admirable; je fus frappé de tant de grandeur jointe à une si merveilleuse harmonie, à une si étonnante légèreté dans les proportions; ces pilastres si élancés et si gracieux étaient énormes, ces bénitiers étaient portés par des anges qui m'avaient paru des enfants et qui étaient des colosses; ces statues avaient cent coudées, ces voûtes étaient dans le ciel; toute cette grandeur, ainsi étudiée, ainsi mesurée, me subjuguait.

Tel est l'effet que produit l'aspect de Gavarnie. Vu à distance, vous n'en avez que l'idée la plus fausse et la plus imparfaite. Sa grandeur vous échappe. Vous pouvez vous croire à quelques pas d'un cirque bâti de main d'homme et sur un plan donné par un architecte du département. Mais avancez : le cirque vous semblait tout près de vous; eh bien! vous allez juger de sa grandeur par sa distance. Il ne vous fallait, disiez-vous, qu'un quart d'heure de marche du point de départ; voici une heure que vous marchez, et vous n'avez pas encore pénétré dans l'enceinte; vous montez, vous montez toujours, vous traversez les bassins de plusieurs grands lacs aujourd'hui taris; vous cheminez au milieu des roches aiguës,

sous un soleil ardent, et, à chaque pas que vous faites, le but que vous touchiez du doigt au départ semble s'éloigner davantage et fuir devant vous. Cette déception vous irrite. J'ai vu des voyageurs s'arrêter de fatigue et de dépit avant d'avoir franchi la limite qui les séparait encore de l'enceinte, et tourner le dos à la montagne perfide qui les avait appelés de si loin et semblait se retirer à leur approche. D'autres se couchaient sur le rocher, les yeux fixés sur l'inaccessible barrière, et la contemplaient douloureusement avec le sentiment de leur petitesse et de leur impuissance. Nos intolérables concurrents de la route de Gèdres, ces pourfendeurs de rochers qui avaient failli nous culbuter dans le Gave et qui étaient tout feu sur leurs chevaux, n'avaient pas même essayé le voyage, forcément pédestre, du grand cirque. Ils s'étaient arrêtés au village, et nous les y retrouvâmes attablés, et dans cet état d'hébétement où jettent une fatigue récente et un grand appétit démesurément satisfait. Cependant, nous étions arrivés au terme de notre course. Nous touchions du pied le pont de Neige ; nous recevions sur nos fronts et sur nos habits les perles que jette follement au vent du désert la gigantesque et capricieuse cascade ; nous nous arrêtions dans une émotion pieuse de ravissement et de respect sous ces vieux murs scellés par la main du temps à la frontière de deux empires ; nous mesurions des yeux ces tours du Marboré qui dressent leurs créneaux de marbre jusqu'à une hauteur de dix mille pieds ; en un mot, monsieur, car il faut finir, nous étions ravis d'enthousiasme, non cet enthousiasme factice qui est la monnaie courante des voyages, mais un bon et solide enthousiasme, conquis à force de patience, et capable de résister à la chaleur, aux roches aiguës, à la fatigue, et même à la faim.

Et savez-vous l'idée qui nous vint quand nous nous trouvâmes ainsi réunis au milieu de cette formidable enceinte, tout près de ces places vides, au-dessous de ces gradins abandonnés depuis la création ? L'idée nous vint de les remplir. C'était affaire d'imagination ; on se mit en frais. L'un convoquait un peuple, l'autre une armée, Charlemagne ou Napoléon ; celui-ci déchainait dans l'immense hémicycle la danse des morts de Holbein ; celui-là y plaçait les assises du jugement

dernier. Pour moi, j'aurais voulu y voir éclater un orage. Un orage si près du ciel, ce doit être un beau spectacle ! Ordinairement, on ne voit la tempête que dans un coin, sur une étendue bornée de toutes parts ; on n'en jouit pas, on n'a qu'un fragment d'orage. Il semble, au contraire, que le cirque de Gavarnie est assez vaste pour contenir une tempête tout entière, qu'on y verrait se déployer dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance. Je crois vraiment, monsieur, que cette idée était la meilleure de toutes. Une tempête envoyée par Dieu, c'est là le seul acteur qui soit de taille à jouer sur ce grand théâtre.

Rêvant ainsi, nous revenions au village de Gavarnie...

Au village, on nous montra le cimetière, et, sous la terre fraîchement remuée, la tombe de deux jeunes gens morts de froid, le 26 août dernier, sur les hauteurs du Vignemale. On nous montra l'église du hameau, récemment détruite par un éboulement de la montagne ; et, en un coin du sanctuaire en ruines, les têtes de douze templiers décapités dans ce désert, le jour même où les chants cessaient à Paris sur le bûcher de Jacques Molay ; et tout près, sur un débris détaché du marbre, le nom de celle qui fut Dauphine de France, gravé de sa main ; et, dans un sentier solitaire, un pauvre prêtre catholique, triste et pleurant son église, en face de cet autre temple admirable qui nous avait paru si plein de Dieu... A ce moment, une jeune femme cueillait quelques fleurs sauvages, nées furtivement entre les décombres, et cachait dans son sein ces souvenirs fragiles et périssables d'une grande émotion et d'un grand spectacle.

Et je compris que tous ces contrastes, cette puissance de création à côté de ces ruines, ces cadavres sous l'abri de ces rochers indestructibles, ces fleurs d'un jour cueillies sur le granit, étaient la grande leçon que donnent les hautes montagnes, quand on n'a le temps d'y étudier ni la géodésie, ni la géognosie, ni même la botanique.

VII

ALGER.

I

Avril 1841.

J'ai à rendre compte d'un excellent ouvrage sur l'Algérie¹; mais je demande d'abord qu'on me laisse mettre une préface à mon travail. J'ai séjourné deux mois à Alger; j'en ai rapporté bien des souvenirs, et je suis heureux de pouvoir en publier quelques-uns aujourd'hui sous l'invocation d'un nom aussi justement honoré et aussi légitimement *africain* que celui de M. le général Létang. Je commence donc par mes réminiscences personnelles. J'arriverai plus tard à son livre.

Quand on arrive à Alger par la mer, il est facile de se figurer, à la première vue, quelle pouvait être autrefois la physionomie de cette ville qui fut, trois siècles durant, un repaire de pirates audacieux et impunis. Avant d'aborder la côte, et à une certaine distance, rien ne paraît changé dans son aspect. La ville est fièrement assise sur une colline escarpée dont les degrés rapides soutiennent ses maisons sans toiture et sans fenêtres, comme autant de citadelles inaccessibles; et elle semble de là tout à la fois observer et défier la mer qui vient se briser avec bruit sur les roches de ses rivages. Ainsi perché sur la montagne, au fond d'une immense baie dont la tranquillité souvent perfide attire les navigateurs entre deux rians promontoires, qui semblent étendre leurs grands bras pour les protéger, Alger figure assez exactement un nid de vautours sur un rocher. On dirait que la ville s'est retranchée là pour y guetter sa proie, la saisir et la dévorer, sans courir

¹ *Des moyens d'assurer la domination française en Algérie*, par le maréchal de camp baron Létang. Paris, 1841.

elle-même aucun risque ; car elle domine la mer dans une étendue considérable. Du côté de la terre, de hautes murailles et des forteresses longtemps invincibles la défendent. Adossée aux premiers mamelons de la montagne, l'Atlas étend autour d'elle tout ensemble une ceinture brillante et une ligne de défense redoutable. Enfin on voit se dresser à gauche les crêtes aiguës du Jurjura qui détache sur l'azur du ciel son front couvert de neiges éternelles ; limite imposante, muraille gigantesque, qu'on dirait élevée pour fermer l'Orient de ce côté et barrer la route aux firmans oppresseurs et aux envoyés sanguinaires de Constantinople.

Telle était donc la physionomie extérieure de cette ville fameuse, au temps où quelques corsaires intrépides régnaient dans la Méditerranée par la terreur, se faisaient servir à boire par Michel Cervantes, et chasser les mouches par notre poète Regnard, bravaient la présence de Charles-Quint et les bombardes de Louis XIV, et levaient d'insolents tributs sur les rois et les républiques ; et tel Alger se montre encore aujourd'hui quand on le découvre, de loin, à travers la fumée du paquebot qui vient d'entrer dans la rade. On pourrait se croire encore au temps de Kaïr-Eddin et de Barberousse. Mais, une fois à terre, le spectacle est bien différent.

La mer vous avait montré une ville mauresque ; vous entrez dans une ville française. C'est une ville française qui vous reçoit, qui étend devant vous ses rues populeuses, qui vous ouvre ses hôtels, ses cafés, ses restaurants, ses boutiques étincelantes : c'est elle qui vous héberge, qui vous habille, qui vous nourrit. Il ne tient qu'à vous d'y mener vie joyeuse et confortable comme à Bordeaux, à Marseille ou à Paris. Mais avancez ; voici la colline qui vous montre ses premières assises toutes chargées de constructions étranges. Vous sortez de la ville française pour entrer dans la ville mauresque. Ces deux villes ont chacune leur physionomie : l'une figure l'Europe, l'autre l'Orient ; — chacune leur destinée : l'une commence, l'autre finit. Ici le berceau d'une colonie, là le dernier effort d'une civilisation qui s'éteint. L'une s'allonge et s'étend commodément sur la côte, l'autre rampe péniblement sur le flanc de la montagne ; l'une est tout bruit, tout mouvement, toute

confusion, toute poussière; l'autre est toute immobilité, tout silence. Il y a donc lutte entre ces deux villes, une lutte dont l'issue n'est pas douteuse. La ville européenne tend à supplanter peu à peu la ville africaine; la ville qui s'agite et qui fait du bruit gagne insensiblement du terrain sur celle qui reste immobile et silencieuse. Cela est dans l'ordre. Le siècle le veut ainsi; et n'est-il pas juste après tout que les gens qui veillent prennent la place de ceux qui ne savent que dormir, que le travail se porte hardiment l'héritier de la paresse? Voici pourtant une prière que j'adresse aux Français établis en Algérie: qu'ils ne se pressent pas trop de détruire ce qui reste encore du vieil Alger; qu'ils respectent la ville haute comme le monument d'une histoire qui a duré trois siècles, et qui n'a pas été sans enseignements et sans éclat. On a eu raison de démolir, entre le port et la colline, toutes les constructions mauresques qui entravaient l'essor de la ville neuve. Mais la ville neuve doit s'arrêter au pied de la montagne, qu'elle ne peut gravir sans des frais énormes, et où elle ne saurait vivre à l'aise. La ville française doit s'étendre sur la côte, en reculant à droite et à gauche l'enceinte où le génie l'enferme aujourd'hui. Ainsi, tandis que la civilisation moderne se donnera carrière sur le rivage de la mer étendu et assaini, la vieille Afrique conservera du moins un asile sur la montagne. Il y a quelques maisons mauresques qui méritent d'ailleurs, comme monuments d'un art ingénieux et charmant, que le marteau des démolisseurs s'arrête devant elles. L'hôtel du Gouverneur, où j'ai trouvé pendant deux mois une élégante hospitalité, est une habitation pleine d'enchantements. Le palais de l'Évêque est, en abrégé, un des modèles les plus raffinés et les plus riches de cet art délicat qui couvrit de broderies sculptées les poétiques murailles de l'Alhambra. Conservez donc la ville mauresque. Respectez le peu de monuments qu'elle renferme; et quand vous voudrez les approprier à nos habitudes, ne défigurez pas, comme je l'ai vu faire, le style de l'architecture originale; n'introduisez pas, dans ces maisons bâties pour les réfugiés de Séville et de Grenade, les procédés en usage dans la rue Quincampoix et la rue aux Ours. J'ai vu de bien affreuses mutilations auxquelles je

pourrais donner un nom propre et une date. J'ai vu d'élégantes murailles, qui soutenaient des plafonds d'un travail exquis et d'une incroyable richesse, dépouillées de leurs revêtements de faïence dorée et badigeonnées comme les murs d'un cabaret. J'ai vu l'indiscreète fenêtre s'ouvrant sans pitié et sans grâce au fond de ces réduits charmants consacrés par le silence, le mystère et la solitude. Mais je ne veux pas dire tout ce que j'ai vu ; l'espace me manquerait. La concurrence de deux civilisations, forcément rapprochées par la conquête, présente d'ailleurs bien d'autres spectacles curieux à voir, bien d'autres contrastes utiles à étudier.

Le premier et le plus singulier de ces contrastes est celui des races qui se pressent, en nombre infini, dans l'enceinte étroite de la ville. Au premier abord, ce mélange donne l'idée d'une confusion inextricable. On dirait une Babel touchée par le doigt de Dieu. Les langues, les costumes, les gestes, les visages, les couleurs se mêlent, se confondent, se groupent, se détachent, se heurtent, se combattent avec l'infatigable activité du mouvement perpétuel. Toutes les contrées du monde y ont des représentants. Tous les types primitifs de la race africaine, tous ceux qu'a transplantés sur ce vieux sol l'émigration ou la conquête, s'y retrouvent, les uns altérés par le croisement, les autres préservés par l'invariable coutume et l'immémoriale pratique de la vie nomade. A côté des Mozabites, originaires de Sodome, et qui ont l'étrange prétention de descendre d'un inceste, on retrouve les Juifs, jetés sur cette côte par le coup de vent qui les a dispersés dans le monde entier ; les Kabyles indomptés, que les enfants d'Israël désignent sous le nom de Philistins pour attester leur commune origine ; les Coulouglis ou fils de Turcs, qui, après avoir quitté la milice, avaient fini par s'incorporer à la population mauresque et occupaient, sous la domination du dey, une partie des emplois civils ; les Maures, qui représentent soit la première et antique invasion des Arabes, postérieure à l'émigration juive ; soit la grande conquête qui vint, des bords de la mer Rouge et du golfe Persique, supplanter, au septième siècle, dans l'ancien et éphémère empire des Vandales, le règne des empereurs de Constantinople ; soit enfin les démem-

bremements successifs de l'Espagne mauresque, dont la côte africaine avait été longtemps la vassale, et dont elle devint un jour le refuge. La conquête française a chassé les Turcs; mais elle a ouvert les portes de la ville à une foule de tribus indigènes, attirées par l'appât du gain autour de nos magasins, de nos bazars et de nos vaisseaux, et qui, sous le nom de Biskeris, se livrent le jour aux travaux les plus rudes, transportent les marchandises du port dans la ville, et le soir, enrégimentés, la médaille au col et le livret en poche, fournissent des auxiliaires aux patrouilles de sûreté qui parcourent ses rues étroites et son indéfinissable labyrinthe.

J'en passe, et des meilleurs... mais j'aurais beau multiplier les noms, débrouiller le chaos du passé, analyser subtilement les origines, faire passer les uns après les autres sous vos yeux tous les habitants de cette cité bizarre, il faut bien, tôt ou tard, que j'arrive à cette conclusion désolante, que de toutes les races qui fourmillent dans l'enceinte des murs d'Alger, la nôtre, celle des Européens, est incomparablement la plus chétive et la plus laide. On est même effrayé, au premier abord, de la disproportion physique qui semble exister entre les nouveaux possesseurs du sol et les anciens : les uns taillés en Hercule, la stature haute, les épaules larges, les bras musculeux, les traits fortement caractérisés, la face mâle et le front sérieux; les autres (je parle surtout de la population civile qui pullule dans les rues d'Alger), les autres souffreteux, chétifs, des corps grêles, des fronts déprimés, des traits goguenards, des bouches indiscrettes, des yeux plombés par la fièvre; ceux-ci enveloppés dans de moelleuses étoffes et portant avec noblesse même les haillons, ceux-là emprisonnés dans des justaucorps étroits, dont la gêne, sous ce ciel brûlant, ne peut être égalée que par leur laideur. Et pourtant, de ces deux races, c'est la plus faible qui domine l'autre, c'est la moins nombreuse qui règne. « Les Européens, disent les Maures d'Alger, ont trois puissances qui nous manquent : la puissance des armes, celle de l'argent et celle de l'esprit. » Quant à la puissance de l'esprit, les Maures d'Alger nous font, ce me semble, bien de l'honneur. S'ils trouvent que nous avons dépensé beaucoup d'esprit depuis dix ans

dans l'organisation et le gouvernement de notre conquête, c'est qu'ils y mettent de la complaisance. La puissance de l'esprit français, qui est si grande sur le continent, n'a pas encore passé la Méditerranée. Il n'y a guère que notre or et nos soldats qui aient fait le voyage. Mais c'est encore, malgré tout, un curieux spectacle, et qui prouve du moins la supériorité de notre organisation militaire et celle de nos finances, que la vue de cette ville où quelques soldats français, échappés aux hôpitaux, tiennent dans l'obéissance une population de vingt-cinq mille sectateurs du Prophète qui appuya sur le sabre et propagea par l'extermination sa religion formidable.

Ce contraste s'explique facilement. La population musulmane, qui est établie à Alger ou qui y séjourne est le rebut de la régence. Nos vrais ennemis ne sont pas là. Les Arabes qui descendent en ville, pendant que leurs frères se battent contre nous dans la plaine ou sur la montagne, y sont attirés, comme je l'ai dit plus haut, par l'appât du gain. Ils y font un métier que flétrit de noms ignominieux l'indépendance altière de leurs compatriotes engagés dans la querelle d'Abd-el-Kader. Ce sont des bêtes de somme qui tremblent devant le bâton des facteurs. J'en ai vu battre qui ne savaient que pleurer l'affront et ne songeaient pas à le venger. Ces geus-là ne sont pas à craindre. Portefaix le jour, espions le soir, sbires pendant la nuit, vivant de peu, couchant sur les places ou le long des galeries, comme les lazzaroni de Naples, ils gagnent à ce triple métier un pécule qu'au bout de quelques mois ils rapportent dans leurs montagnes. L'argent est discret. Il ne trahit pas son origine. Après s'être humiliés devant les Français, bien souvent ils se tournent contre eux, achètent un cheval et un fusil, et changent en lingots de plomb l'or ramassé dans les chantiers et dans les égouts de notre capitale africaine. Ils rachètent ainsi l'opprobre de nous avoir servis. Mais tant qu'ils restent à Alger, ils servent bien. Ces gens ont une fidélité d'une espèce particulière. Ils sont fidèles tant qu'il ne leur convient pas de changer de maîtres. Ils ne disent pas comme les Français : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Au contraire, ils le servent, comme s'il était leur ami. Mais défiez-vous d'eux